Document généré le 6 août 2025 11:35

Contre-jour
Cahiers littéraires

Le droit de haïr Luzina

Étienne Beaulieu

Numéro 14, hiver 2007–2008

Têtes de Turc

URI : https://id.erudit.org/iderudit/2536ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Cahiers littéraires Contre-jour

ISSN

1705-0502 (imprimé)
1920-8812 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Beaulieu, É. (2007). Le droit de haïr Luzina. *Contre-jour*, (14), 103–108.

Tous droits réservés © Cahiers littéraires Contre-jour, 2007

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Le droit de haïr Luzina

Étienne Beaulieu

Quelque chose m'irrite profondément chaque fois que j'ouvre un livre de Gabrielle Roy. Le fait d'habiter maintenant au Manitoba, où son ombre géante plane sur toute littérature, ne rend que plus urgente l'explication que je me dois d'avoir avec la grande romancière canadienne dont l'œuvre, je dois l'avouer niaisement, m'émeut souvent jusqu'aux larmes. Oui, ce n'est pas une blague, je me suis surpris à éponger le contour de mes yeux, comme une vieille lectrice de romans-savons, autant en lisant *La route d'Altamont* que *La petite poule d'eau* et même *La détresse et l'enchantement*, que j'aurais dû en principe ranger dans la bibliothèque du couloir réservée aux livres que je ne lirai jamais. Comment nier la puissance d'un tel art de la description de paysages et ce sens de la narration qui permet à la romancière de donner vie à des personnages que le lecteur imagine avec tant de facilité ? Loin de le nier, je dirai que c'est précisément cela qui m'irrite tant : sa capacité à me faire sentir la vibration et la fragilité des êtres, la complicité qu'elle établit en quelques phrases avec son lecteur en éveillant chez lui un sens de la compassion pour son semblable que Rousseau croyait inné à l'homme. Gabrielle Roy, cela se sent à chaque page, a de la pitié pour ses personnages. Elle raconte leur

histoire (« Raconte mon histoire », lui dit un de ses personnages) comme on légitime une vie en posant sur un être le regard du pardon qui révèle invariablement le fond d'une humanité bonne. Luzina, dans *La petite poule d'eau*, représente à merveille cet archétype du personnage humaniste que campe ordinairement Gabrielle Roy. Luzina est l'une de ses innombrables petites vieilles interchangeables d'une véritable horde du troisième âge qui peuple cet univers romanesque — mais comment ne pas être touché par ces femmes humbles et sensibles, hein monstre lecteur, comment peux-tu penser du mal de ma petite Luzina qui peine tant à vivre mais découvre néanmoins du mystère et de la joie dans ces plaines arides du Manitoba profond ? N'est-ce pas une leçon de vie que je te sers ainsi, toi qui lis ce roman pour te distraire d'une vie que tu ne sais pas apprécier autant que ma bonne Luzina ? En un mot, les larmes que je verse en lisant Gabrielle Roy sont des larmes de culpabilité : je me sens moins que rien de ne pas apprécier à sa juste valeur la richesse de cette femme pauvre comme Job, mais pleine d'une vie véritable. Pour me dédouaner de cette monstruosité que je sens poindre en moi, la mécanique de la bonne conscience me dicte de verser une obole lacrymale et symbolique, taxe payée au passage en moi de ces sentiments sirupeux.

Je réclame néanmoins, au lieu de m'épancher sur notre mortelle condition, le droit de haïr Luzina et de trouver idiot son humanisme lui permettant d'apprécier les différences culturelles des habitants de la plaine comme autant de variations de la bonne pâte humaine cuite sous différents soleils, comme des pains exotiques d'une boulangerie de personnages tous aussi fades les uns que les autres, mais dont l'artifice de la romancière parvient toujours à me faire éprouver une saveur qui goûte au final la même farine blanchie à la commisération. Par son souci constant de montrer la bonté humaine sous ses divers masques culturels, l'œuvre de Gabrielle Roy présente de la matière romanesque de premier ordre pouvant servir à l'illustration des vertus du multiculturalisme. Si j'étais ministre de la Culture du Canada, peu importe le parti, je n'hésiterais pas une seconde à embrigader cette œuvre au service de l'unité canadienne et de son multiculturalisme primaire — ce que certains n'ont pas manqué de faire d'ailleurs, avec tout le malentendu qu'implique forcément la

politisation d'un auteur littéraire. Néanmoins, on aurait de bonnes raisons de le faire quand même, car il n'y aurait aucun risque de se tromper avec un personnage comme celui de Luzina, sage comme une bonne grand-mère, qui a voyagé et « sait que la nature humaine est partout excellente ». Elle respecte les différences et s'émerveille de la diversité des cultures qu'elle rencontre à Rorketon, « ce gros village avec son restaurant chinois, sa chapelle catholique du rite grec, son temple orthodoxe, son tailleur roumain, ses coupoles, ses chaumières blanchies à la chaux, ses paysans en peaux de mouton et gros bonnets de lapin ; les uns, des immigrants de Suède ; d'autres, des Finlandais, des Islandais ; d'autres encore, et c'était la majorité, venus de Bukovine et de Galicie. À Rorketon, Luzina recueillait de quoi alimenter les récits qu'elle ferait à sa famille pendant des mois et des mois, jusqu'au prochain voyage, en fait ». La romancière Gabrielle Roy ne fait pas autrement : le gros village multiculturel qu'elle dépeint ressemble étrangement au *melting pot* mondialisé que nous avons sous les yeux au quotidien à l'heure où la tolérance montre à la fois sa nécessité (face au terrorisme) et ses limites (face à la dilution des cultures). Mais Luzina ne montre pas encore le visage froid du multiculturalisme et la ghettoïsation des cultures qui, à la longue, l'accompagne inéluctablement. Pire encore : son regard y voit une forme de principe familial universel, une chaleur de vivre en communauté avec des êtres qui au fond sont tous les mêmes sous leurs dehors bigarrés. Comment détester la vertu de ce regard qui déverse la bonté sur les individus comme une sauce blanche nappant les différences dans une cuisine fusion généralisée. On ne peut être contre la vertu, mais le lecteur peut détester être pris en otage par des bons sentiments qui, on le sait, ne font pas la bonne littérature.

L'émotion que Gabrielle Roy parvient à m'arracher accomplit néanmoins ce miracle de me faire passer d'une conscience à l'autre comme s'il s'agissait encore de moi-même mais dans un autre. En lisant *La route d'Altamont*, je suis à la fois cette petite fille qui regarde candidement sa grand-mère toute-puissante mourir et que contemple toutes deux, au seuil de la chambre mortuaire, la mère, figure intermédiaire au seuil du grand âge et déjà de l'autre côté de l'enfance. Je tressaille bien sûr devant le pouvoir d'évocation de ce tableau qui me montre des êtres

que le temps épanouit ou flétrit : ces trois visages se ressemblent comme toutes les photos de famille du monde, mais sont en réalité trois visages du temps. L'œuvre de Gabrielle Roy, on l'a peut-être trop entendu pour s'en souvenir, porte sur le temps, c'est sa grandeur, qu'il est inutile de lui disputer. Le regard tendre avec lequel la narratrice scrute les contours et les intérieurs de ses personnages cherche à m'amener là où tous se rejoignent : au carrefour commun de la mort, où les rythmes différents battent une mesure enfin partagée, où l'unisson des consciences s'entonne sans nul besoin de parler la même langue. Générosité de la littérature, qui donne un vaste lieu commun aux hommes, une sorte de grand-place métaphysique où chacun vient un jour ou l'autre, comme sur le perron d'une église de province, raconter sa vie et ses misères. La force indéniable de la romancière consiste à savoir mêler ces voix d'inconnus à la sienne et de la faire entendre au lecteur comme une confession intime : voilà, c'est ma vie et derrière moi, c'est le temps, c'est l'éternité qui passe en moi et en vous qui lisez ma vie. L'émotion littéraire est garantie : ne pas l'éprouver reviendrait à ne pas vibrer dans le temps, à ne jamais éprouver l'angoisse de la mort et à se déclarer inapte à la communauté des hommes. La romancière, en bout de ligne, a forcément raison sur votre refus éventuel de vous laisser vibrer au son de sa voix, sa sagesse vous précède de cent lieues. Mais, encore une fois, on n'écrit pas pour avoir raison, serait-ce par la voie de l'émotion la mieux partagée du monde.

C'est exactement ce qui me heurte à chaque lecture et que j'appellerais « l'art du détournement émotif du temps ». Gabrielle Roy ne me révèle pas le temps : elle me dérobe à moi-même grâce au temps, qui devient son instrument de déterritorialisation des consciences. Or, je refuse de concéder à l'écrivain, quel qu'il soit, le droit de pirater le temps et de l'asservir à n'importe quelle fin, fût-elle esthétique. Le reproche paraîtra étrange parce qu'adressé à une œuvre qui fait une place si importante à la vieillesse, qui n'a pas la réputation d'être très impudique, mais j'ose quand même le prononcer : Gabrielle Roy manque de pudeur ontologique. Elle asservit le temps à la littérature et non l'inverse. J'éprouve avec Gabrielle Roy une émotion temporelle qui me fait pleurer comme un veau, mais qui n'a rien à voir avec la véritable expérience du temps, celle qu'il m'arrive

(rarement) d'effectuer et lors de laquelle je n'éprouve au contraire plus rien, où je reste planté dans l'espace, face à cet arbre, cette rivière, peu importe la figure, comme face à quelque chose qui existe sur un mode que je ne pourrai jamais éprouver puisque cet instant me révèle une manière d'être parfaitement neutre et irrécupérable. Face à cette expérience, l'émotion de ma mort prochaine est une grossièreté semblable à celle d'un pet éclaboussant le silence d'une église. Mais Gabrielle Roy a encore une fois raison sur moi : le monde n'est pas un sanctuaire et les humains pètent tous à un moment où à un autre, ils sont faillibles et sont justement tout sauf neutres. Ce que je lui reproche par contre, c'est d'amener la foule dans ce sanctuaire, de lui laisser libre accès comme si tout le grabuge des humains leur était d'avance pardonné. Je lui reproche en un mot son humanisme, sa manière de mettre l'homme au centre de tout, même du temps qui demeure pourtant l'une des seules dimensions de l'existence échappant encore à son contrôle. Je le dis donc tout net : Gabrielle Roy est une pirate du temps, une pilleuse d'instants, elle exerce sans vergogne un trafic temporel en accointance avec la loi. Est-il bien utile cependant de rappeler que le temps n'est pas à vendre à l'heure où, sous les habits bien propres des assureurs, courtiers, etc., pullulent les marchands de temps et où la publicité s'est emparée de l'émotion temporelle afin de débiter des produits financiers qui permettront à ce retraité de laisser un héritage décent à ses petits-enfants, à cette jeune mère d'assurer l'éducation de sa fille par un placement mensuel facile et à ce jeune homme de se lancer en affaires pour devenir à son tour un trafiqueur de temps ? À quoi bon se faire plus vertueux que la vertu et jouer les prophètes dans le désert : quoi que l'on fasse, malgré tout, le temps se vend très bien et Gabrielle Roy aussi.

Véronique Bessens